

Renata Jarzębowska-Sadkowska

Piotr Sadkowski

Université Nicolas Copernic, Toruń

**LES FAITS LINGUISTIQUES, L'EFFET LITTÉRAIRE.
VERS UN BILAN DE LA PROBLÉMATIQUE
SOCIOLINGUISTIQUE
DANS LA RECHERCHE SUR LA LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE**

Abstract: In this article, we propose a synthetic review of the selected studies published at the turn of the 21st century that refer to the phenomena of the relation between language(s) and the literature of Quebec from the 19th century till today. This brief overview of current research on the relations between language(s) and literature(s) shows some directions in the evolution of theoretical approaches: from the political to the aesthetic, from the collective to the individual, from the bipolar to the multidimensional, from the local to the global, through comparative readings. The *québécois* sociolinguistics, which functions as a theoretical basis for the scholars and critics of literary texts, shows the directions of reflection characterizing the committed attitude of the contemporary sociolinguist (especially from the year 2000 onwards).

Dany Laferrière, retraçant les impressions de son tout premier contact avec la réalité québécoise, qu'il découvre en 1976, met l'accent sur le problème de la langue :

J'arrive à Montréal et je tombe tout de suite dans le débat national : celui de la langue. Je venais, il y a à peine cinq heures, de quitter, en Haïti, un débat sauvage sur la langue où le français symbolisait le colon, le puissant, le maître à déraciner de notre inconscient collectif, pour me retrouver dans un autre débat tout aussi sauvage où le français représente, cette fois, la victime, l'écrasé, le pauvre colonisé qui demande justice. Et c'est l'Anglais, le maître honni. Le tout-puissant Anglo-Saxon. Qui choisir ? Vers quel camp me diriger. Mon ancien colonisateur : le Français, ou le colonisateur de mon ancien colonisateur : l'Anglais ? (Laferrière 93)

Ces observations sont révélatrices de deux problèmes sociolinguistiques qui marquent de leur empreinte la littérature québécoise. Premièrement, Laferrière soulève ici la question du rapport, de l'écrivain originaire du Québec, à l'anglais, la langue étant connotée politiquement. Deuxièmement, il s'interroge sur le choix entre le français et l'anglais à accomplir par l'auteur immigré qui, de surcroît, exprime dans son écriture un troisième imaginaire langagier transféré de son propre patrimoine culturel.

Cependant la complexité du paysage sociolinguistique du Québec ne se limitant pas aux questions du bilinguisme et de l'immigration, il importe de considérer d'autres facteurs qui font de sa littérature une illustration particulière, voire, par moments, extrême, des thèses bakhtiniennes sur l'hétérologie, l'hétéroglossie et l'hétérophonie¹. Aux deux défis mentionnés par Laferrière, s'ajoutent encore les problèmes suivants faisant l'objet de la critique universitaire : la diglossie (le français standard / le français québécois) ; la triglossie (le français standard / le français québécois / le joual) ; la tétraglossie (selon le schéma d'Henri Gobard²) et la traduction.

Dans le présent article nous proposons une revue synthétique des études choisies parues à la charnière du XX^e et du XXI^e siècles portant sur ces phénomènes qui cernent la relation entre la(les) langue(s) et la littérature au Québec depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Il importe aussi de situer cette problématique dans des contextes plus vastes et comparés, concernant les dynamiques de la francophonie mondiale, traitées diachroniquement et synchroniquement.

Rainier Grutman, dans son ouvrage publié en 1997, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, démontre, en choisissant un corpus de textes représentatifs de la période canadienne-française³, que la coexistence dialogique de diverses langues naturelles à

¹ Tzvetan Todorov traduit les notions introduites par le chercheur russe : « Pour désigner cette diversité irréductible des types discursifs, Bakhtine introduit un néologisme, *raznorechie*, que je traduis (littéralement mais à l'aide d'une racine grecque) par *hétérologie*, terme qui vient s'insérer entre deux autres néologismes parallèles, *raznojazychie*, hétéroglossie, ou diversité des langues, et *raznogolosie*, hétérophonie, ou diversité des voix (individuelles). » (Todorov 89)

² Henri Gobard désigne des situations communicationnelles tétraglossiques en distinguant quatre types de langages : 1) un langage vernaculaire servant aux échanges spontanés et intimes ; 2) un langage véhiculaire utilisé lors des communications extérieures, « national ou régional », « à l'échelle des villes » ; 3) un langage référentiel transmettant les traditions avec tout un patrimoine littéraire et culturel ; 4) un langage mythique fonctionnant dans le domaine du sacré. (Gobard 34).

³ Le corpus étudié par Grutman comprend : *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, *L'histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, *Légendes canadiennes* de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, *Les anciens*

l'intérieur d'un texte en français n'est pas un phénomène né à l'époque postmoderne. Nous lisons à la quatrième de couverture : « Au XIX^e siècle déjà, les romans, contes et légendes du Québec se réfèrent à des niveaux de langue plus populaires, citent l'anglais de Shakespeare ou de Walter Scott, le latin de Virgile ou celui des cérémonies religieuses et font résonner des bribes d'amérindien ou de créole. » Qui plus est, le chercheur prouve que la spécificité de la langue de la littérature au Québec ne se réduit ni à la confrontation purement binaire du français avec l'anglais, ni au problème de la diglossie franco-québécoise. Sa démarche consiste à examiner les relations entre trois phénomènes : « (a) le conflit entre le français standard et celui qu'on parle au Québec; (b) la contamination de ce dernier par la koinè britannique d'abord, américaine, ensuite; (c) la lutte proprement culturelle entre la langue de Molière et celle de Shakespeare. » (Grutman 19) L'auteur se sert de concept d'*hétérolinguisme* qu'il comprend comme la coprésence dans un texte de diverses langues naturelles et/ou des registres et variantes d'une même langue (11). Le sémantisme de cette notion correspond, certes, à bien des égards, à des pratiques dialogiques et plurilingues que Mikhaïl Bakhtine considérait comme des traits distinctifs du langage et de l'esthétique romanesques. (Cf. Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski* et *Esthétique et théorie du roman*) Cependant le chercheur russe examinait dans les textes littéraires une coexistence polémique, marquée idéologiquement, des types discursifs, narrateurs, voix individuelles et collectives, styles, conventions génériques, idiolectes et sociolectes. Grutman, de sa part, observant les phénomènes dialogiques générés par la réalité sociolinguistique du Québec, fait appel au concept de tétraglossie d'Henri Gobard. Il constate :

[...] on peut dire que le Québec mis en scène dans les œuvres du XIX^e siècle est structuré par l'imbrication de quatre codes linguistiques : (1) le langage « vernaculaire » du peuple québécois ; (2) le langage « véhiculaire » de la nouvelle mère patrie (l'Angleterre) ; (3) le langage « référentaire » de l'ancienne mère patrie (la France) et (4) le langage « mythique » du rite catholique. (Grutman 85)

Notons que Fulvio Caccia applique le même schéma à la description de tout un autre contexte socio-historique qu'est le Montréal italo-québécois de la deuxième moitié du XX^e siècle. (Caccia 10-11)

Le corpus des textes du XIX^e siècle analysé par Grutman est vu comme « l'antichambre de la littérature québécoise » (19), de même que l'étude

Canadiens d'Aubert de Gaspé père, *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa, *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville, des contes d'Honoré Beaugrand et de Louis Fréchette.

sociocritique proposée par Marie-Andrée Beudet qui est consacrée à une période suivante dans l'histoire *pré-québécoise* des lettres canadiennes-françaises. Dans son ouvrage, publié en 1991, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, l'auteure retrace les circonstances de l'apparition de la conscience de l'altérité linguistique de la littérature créée en français face au modèle parisien. Le problème est examiné à partir de la relecture des querelles littéraires (Jules Fournier vs Charles ab der Halden, Camille Roy, les régionalistes vs les exotiques) de l'époque qui se situe entre la fondation de l'École littéraire de Montréal et le début de la première guerre mondiale, en englobant aussi les premières années de l'activité de la Société du parler français. Beudet démontre que malgré la polémique qui opposait les défenseurs de la France en tant qu'instance suprême de la légitimation de la littérature et les partisans du régionalisme, les écrivains et critiques reconnaissaient tous la norme linguistique établie par l'ancienne mère-patrie.

Une autre période de la discussion autour des enjeux linguistiques de la littérature, de la culture et de la politique au Québec est visée par Karim Larose. Son livre, paru en 2004, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, suit les débats idéologiques sur la langue française, et plus particulièrement sur l'unilinguisme qui s'ouvrent pendant les dernières années de la Grande Noirceur, avec le Congrès de la re francisation, en 1957, et atteignent leur apogée au moment de la Révolution tranquille et de la querelle du joual pour aboutir à la promulgation de la loi 101. Le chercheur met, dans ce contexte, l'accent sur « une confrontation entre le monde des littéraires et le monde des linguistes » (29) et sur une tension entre les conceptions « expressivistes » et « instrumentalistes » (13) de la langue au moment où la littérature accompagne la constitution de la conscience de la nation québécoise.

Les analyses et commentaires, fort éclairants, de Grutman, de Beudet et de Larose invitent à considérer l'hétérogénéité langagière du fait littéraire québécois contemporain sous l'angle diachronique afin d'embrasser le continuum de son évolution plurilinéaire, tant sur le plan social que dans le domaine esthétique.

Karim Larose étudie principalement la question du français au Québec à travers la relecture des essais et des articles journalistiques à caractère polémique signés par de nombreux écrivains sans s'intéresser « au traitement de la langue au sein des œuvres littéraires elles-mêmes. » (25) La synergie de la perspective sociocritique, sociolinguistique et des analyses littéraires – stylistiques, thématiques, intertextologiques –, caractérise, en revanche, les travaux de Lise Gauvin qui, de surcroît, élargit le débat sur la relation de l'écrivain à la/aux langue(s) en dépassant les cas de figure uniquement québécois pour examiner ce problème dans d'autres contextes culturels. Dans

l'introduction de son livre, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, contenant les entretiens avec Gaston Miron et dix autres écrivains⁴ représentant les littératures créées dans les conditions bilingues, plurilingues et/ou diglossiques, qui les « condamn[ent] » à « *penser la langue* » (8), la chercheuse affirme :

Les questions de représentations langagières, dans le contexte des jeunes littératures, prennent une importance particulière. Importance qu'on aurait tort d'attribuer à un essentialisme quelconque des langues, mais qu'il faut voir plutôt comme un désir d'interroger la nature même du langage et de dépasser le simple discours ethnographique. C'est ce que j'appelle la *surconscience linguistique* de l'écrivain. Je crois en effet que le commun dénominateur des littératures dites émergentes, et notamment des littératures francophones, est de proposer, au cœur de leur problématique identitaire, une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures dans des contextes différents. (6-7)

Dans un ouvrage suivant, un collectif préparé sous la direction de Lise Gauvin, *Les langues du roman. Du plurilinguisme comme stratégie textuelle* (1999), les effets textuels de l'hétérologie, de l'hétéroglossie et de l'hétérophonie sont étudiés dans un corpus très hétérogène⁵. En revanche sa monographie initialement intitulée *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec* (2000) est entièrement consacrée aux contextes québécois. En prenant appui sur la notion de surconscience, Gauvin examine diverses stratégies de textualisation de la langue et de son imaginaire dans la littérature québécoise depuis ses origines jusqu'à la fin du XX^e siècle. La première partie « Penser la langue : d'une/des polémiques à une/des poétique(s) » commence par une lecture des problèmes linguistiques traités dans la correspondance d'Octave Crémazie avec l'abbé Casgrain. En passant aux débats lancés par les écrivains de *Parti pris*, précédés par la discussion entre les régionalistes et les exotistes sur le langage littéraire national dans les revues *Le Terroir* et *Le Nigog* et dans les essais de Camille Roy, d'Albert Pelletier, de Claude-Henri Grignon, Gauvin remarque que « l'idéologie jouale [...] est l'un des derniers avatars du mythe [fondé par Crémazie] d'une 'langue à soi' » (30). Ayant examiné la querelle du joual dans des revues québécoises des années 1960-1980, la

⁴ Parmi les écrivains interrogés par Lise Gauvin il y a une Acadienne – Antonine Maillet, trois auteurs algériens – Assia Djebar, Rachid Mimouni et Tahar Ben Jelloun, un Martiniquais – Patrick Chamoiseau, un Haïtien – René Depestre, un Guadeloupéen – Simone Schwarz-Bart, un Sénégalais – Cheikh Hamidou Kane, un Ivoirien – Ahmadou Kourouma et un Belge – Jean-Pierre Verheggen.

⁵ Le corpus couvre les ouvrages de Jacques Derrida, de James Joyce, de Victor Hugo, de Gabrielle Roy, de Ringuelet, d'Albert Laberge, de Gérard Bessette, d'Antonine Maillet, d'Ernest Pépin, de Jorge Semprun ainsi que nombre d'auteurs sénégalais et belges.

chercheuse se concentre sur les poèmes-manifestes. Elle observe la tension entre le sentiment de dépossession linguistique et celui de la parole dans *L'afficheur hurle* de Paul Chamberland qui est confrontée aux « Notes sur le non-poème et le poème » de Gaston Miron. Ensuite Gauvin propose une lecture intertextuelle de *Speak white* de Michèle Lalonde dans lequel elle voit le recours à l'anglais, symbole de l'oppression coloniale, comme la tentative de la réappropriation de la « langue de l'autre » qui « devient synonyme de maîtrise et de nouvelle distribution de rôles » (56). En revenant à la polémique suscitée par *Speak what* de Marco Micone, la chercheuse traite le poème, à travers lequel l'auteur italo-qubécois dialogue avec *Speak white* de Lalonde, comme un « exemple de 'transfert culturel', d'un métissage de texte, d'une décontextualisation et d'une recontextualisation » (63) symptomatique de la littérature postmoderne. Gauvin commente aussi deux manifestes qui présentent des conceptions différentes de la notion de « langue québécoise ». Tandis que Michèle Lalonde dans sa *Deffence et illustration de la langue québecquoyse* la considère comme une version nord-américaine de l'idiome de l'ancienne Mère-patrie, Léandre Bergeron, de sa part, postule la reconnaissance du québécois comme une langue autonome à part entière. La première partie du livre de Gauvin se termine avec l'examen des voix féminines et féministes qui, dès les années 1970, proposent des contre-langues transgressant les normes établies au niveau de la grammaire, de la poétique, de la politique et des mœurs. Dans la deuxième partie, intitulée « Écrire la langue : la langue comme fiction », la chercheuse observe la coexistence des langues ou des niveaux, des variantes de langue et des langages sociaux dans la production romanesque québécoise chez des auteurs comme Gabrielle Roy ou Jacques Godbout⁶. Tout un chapitre est consacré à l'examen des effets carnavalesques du jocal dans le théâtre et les romans de Michel Tremblay. Ensuite l'auteure de *Langagement* confronte le mimétisme langagier d'Yves Beauchemin à la stratégie de Yolande Villemaire dans *La Vie en prose* consistant à dissocier le langage de la réalité. En observant la présence de nombreuses langues dans le texte de *Volkswagen blues* de Jacques Poulin, Lise Gauvin y voit « un colinguisme tranquille et l'utopie d'une reterritorialisation possible des langues dans l'écriture. » (157) L'écriture « babélique » de Francine Noël, perçue comme « la fête du langage » (160) est comparée par Gauvin avec le roman *La Mauvaise Foi* de Gérald Tougas où la mise en scène de l'aliénation tétraglossique des francophones manitobains rappelle la situation des Québécois d'avant la Révolution tranquille. Une place à part, dans l'étude de Gauvin, est accordée au plurilinguisme bakhtinien poussé à

⁶ Gauvin examine cette problématique aussi dans les textes de : Victor-Lévy Beaulieu, Gérard Bessette, Marie-Claire Blais, Jacques Ferron, Albert Laberge, André Major et Jacques Renaud.

l'extrême dans les romans de Réjean Ducharme qui se distinguent par l'étrangeté et la liberté créatrices menant à « faire éclater le sens » des langues et à « faire advenir un nouveau langage fondé sur l'esthétique du Divers et la polyphonie musicale ». (178) Le dernier chapitre porte sur l'élargissement des imaginaires de langues dans la littérature québécoise de la fin du XX^e siècle opérée par l'intervention des écritures migrantes (Régine Robin, Émile Ollivier, Marco Micone, Ying Chen). *Langagement* est donc une étude qui a le mérite de corrélérer l'observation de l'évolution sociolinguistique du Québec et l'examen non seulement des attitudes idéologiques des écrivains face au problème de la langue, mais aussi des stratégies esthétiques qui en résultent. Les analyses de Gauvin approfondissent la vision de l'hétérogénéité langagière des phénomènes littéraires qui vont au-delà des problèmes d'ordre ethnolinguistique et politique pour viser des dimensions psycholinguistiques (surtout en ce qui concerne l'étude des voix féminines) et dépasser des cadres strictement québécois.

Il nous semble fondé de comparer l'approche de Lise Gauvin à celle de Pierre Nepveu qui, dans son essai *L'Écologie du réel* (1988), propose une vision relative à l'écologie humaine dans le traitement du réel à travers la langue en signalant la pluralité de voix et de voies nécessaire à une littérature hétérogène et en mouvement comme celle du Québec des années 60, 70 et 80. Pour Nepveu, le point de départ socio-historique ainsi qu'herméneutique offrent une vision dynamique où « la tradition et le nouveau sont en situation d'échange, de dialogue, d'interpénétration » (10). L'auteur réévalue la littérature québécoise de la période en question pour saisir « dans les textes et les œuvres un certain mode d'être de la conscience québécoise et, plus largement, un mode d'être du psychisme et de l'imaginaire contemporains, mais au sens où "mode d'être" signifie aussi "mode d'éclatement", et où l'un renvoie toujours à l'autre et au pluriel. » (10). L'écologie du réel, inséparable de celle « de l'ici » se reflète selon Nepveu dans

[...] aménagement, gestion des ressources, gestion du moi, vision systémique et environnementale, rituels de séparation et de reconfiguration, rituel de l'impureté [...] jeux de formes, [le réel apparaissant, à son tour, comme] « catastrophique », non pas tant au sens de « désastreux », que selon une acception topologique et énergétique : réel des intermittences, des mutations, des tensions destructrices et créatrices. Réel où ne cesse de se revivre, répétitivement, le drame de l'égarement, de l'altérité dépayssante, de la confusion babélienne des signes et aussi le plaisir fou des croisements, des surgissements, des sensations « vraies », c'est dire toujours aussi imaginaires, fictives, irréelles. (210)

L'écologie se veut dans cette optique « un système à la fois conflictuel et organisateur, dans la mesure où la littérature est toujours en définitive une manière de configurer le désordre, d'en assumer les déséquilibres, les

anomalies, les terreurs ou les cocasseries, dans une visée symbolique unifiante » (211). Tout en insistant sur la pluralité créatrice dominant dans l'expression littéraire québécoise, Nepveu voit dans la dérive et l'éclatement langagier postmoderne un principe organisateur nécessaire pour l'homéostasie des imaginaires culturels en devenir, tandis que chez Gauvin le lecteur aperçoit des jeux de tension mettant en relief des stratégies et attitudes résultant de l'insécurité et de la surconscience linguistiques.

Dans ce contexte, il convient également d'évoquer Lionel Meney qui, dans son *Dictionnaire québécois-français*, allant à l'encontre des politiques strictement aménagistes caractérisant certains lexicographes québécois, opte pour l'intercompréhension et un traitement différentiel des faits de langue. Le développement du titre annonce le but du dictionnaire conçu « pour mieux se comprendre entre francophones », dans lequel le chercheur reprend partiellement les principes de Nepveu en voyant dans la production littéraire québécoise un fonds important de mots-clés identitaires et un moyen de refléter la réalité de la diversité langagière. En humble lexicographe, Meney connaît ses limites affirmant que son « dictionnaire est le reflet de ce qu'on peut lire dans la littérature et dans la presse québécoises ; il devrait permettre au non-Québécois de mieux comprendre les Québécois, mais il n'est pas, bien évidemment, le reflet exact de la langue de chaque Québécois ... » (VI) Le corpus littéraire inclus dans l'ouvrage de Meney est vaste et sérieux tant du point de vue qualitatif (au sens de comporter les œuvres classiques et cruciales pour l'imaginaire québécois) que quantitatif (soixante-dix auteurs sans compter les humoristes ou chansonniers). Le dictionnaire comporte également une courte caractéristique du français-québécois, des entrées humoristiques, intitulées *Rions un peu...* ce qui garantit une parenthèse culturelle importante pour comprendre l'esprit d'auto-dérision des Québécois.

Pour en revenir à Lise Gauvin, notons qu'elle poursuit les rapports entre la langue et la littérature cherchant, elle aussi comme Nepveu, un principe organisateur pour examiner les œuvres des écrivains des littératures mineures. Le dénominateur commun qu'est la langue française lui permet, comme c'est aussi le cas de Meney, d'enrichir davantage la recherche sur la corrélation entre le fait linguistique et les lettres québécoises, quand elle adopte une perspective francophone comparée. En 2003 Gauvin publie, en tant que co-directrice avec Jean-Pierre Bertrand et avec la collaboration de Laurent Demoulin, un ouvrage collectif qui réunit des travaux consacrés aux problèmes linguistiques textualisés chez des auteurs belges et québécois, *Littératures mineures en langue majeure. Québec / Wallonie-Bruxelles*. Et dans le livre *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* (2004), la problématique québécoise est placée dans un contexte encore plus large, parce que Gauvin observe l'évolution de la relation langue(s)/littérature depuis la Renaissance française (Du Bellay, Rabelais,

Montaigne), à travers le classicisme, le réalisme du XIX^e siècle, la modernité (Proust, Céline, Queneau, Sarraute) jusqu'à la diversité plurilingue des littératures francophones contemporaines enrichies par l'apport des écrivains migrants. Une fois de plus il faut alors souligner l'importance des approches diachroniques qui permettent de tracer les plurilinguismes, propres au monde postmoderne, dans le miroir du passé et de saisir ainsi la dimension beaucoup plus universelle, que cela ne puisse paraître de prime abord, des problèmes vus comme emblématiques d'une situation socio-culturelle particulière.

L'entrée de la littérature québécoise dans la modernité littéraire et la prise de conscience de minorisation (langagière et/ou culturelle) elle-même exprimée dans les textes des écrivains fait surgir de nombreuses analyses détaillées concentrées non seulement sur des panoramas comparés de plusieurs courants, genres ou écrivains, approchés par périodes mais aussi sur des textes d'un auteur choisi. Vu l'importance de l'écriture de Réjean Ducharme pour la prise de conscience collective des Québécois, en ce qui concerne le plurilinguisme et l'imaginaire linguistique, nous ne sommes pas étonnés de remarquer un grand nombre de thèses et d'études critiques consacrées aux textes de ce romancier. C'est la lecture critique développée dans l'essai d'Élisabeth Nardout-Lafarge, paru en 2001 et intitulé *Réjean Ducharme : une poétique du débris*, qui offre une vision complexe et fort enrichissante de neuf⁷ ouvrages ducharmiens. L'auteure y propose aussi des commentaires portant sur les études antérieures consacrées à Ducharme afin de « suivre, au plus près du texte, les déploiements possibles du sens pour faire apparaître, sans chercher à la simplifier, une cohérence poétique, esthétique, formelle, thématique. » (11) Force est de constater que Nardout-Lafarge signale l'importance des apports de la lecture psychanalytique d'Anne Élane Cliche (15) et ceux sociocritique et sociolinguistique de Lise Gauvin à l'analyse des romans ducharmiens. Nardout-Lafarge insiste sur l'interprétation plurivoque des textes étudiés et l'engagement nécessaire à une pleine participation dans l'univers de Ducharme exigeant « du lecteur qu'il s'engage à son tour dans l'incertitude, dans l'équivoque, qu'il accepte que les mots aient, sous juridiction ducharmienne, à la fois leur sens rationnel, celui qui se construit grammaticalement par syntagmatisation, et celui que leur donnent "les chances de la langue" » (14). Amateur de jeux de langue, de dictionnaires et de sculpture, Réjean Ducharme est présenté par Nardout-Lafarge comme un artiste aussi contradictoire que son œuvre, exposée dès la première de couverture avec le collage *Produits de beauté* de 1996 de Roch Plante, alter-ego artistique de l'écrivain, jusqu'à la clôture du livre intitulée *Dans la*

⁷ Le corpus des textes étudiés inclut : *L'avalée des avalés* (1982 [1966]), *Le nez qui voque* (1967), *L'océantume* (1968), *La fille de Christophe Colomb* (1969), *L'hiver de force* (1973), *Les enfantômes* (1976), *Dévadé* (1990), *Va savoir* (1994), *Gros mots* (1999).

langue. Le titre évocateur de cette conclusion focalise l'attention du lecteur sur le thème, voire le leitmotiv le plus important de la création ducharmienne, à savoir la langue. Ainsi Nardout-Lafarge accentue l'investissement de Ducharme dans le « recyclage » de la langue dans les limites qu'elle offre et que l'auteure nomme récupération. (283) Elle met en relief l'hybridité et le collage de même que les incursions intertextuelles dans l'œuvre de l'écrivain, la volonté de « maghaner » la langue, les genres ou les styles. Puisque la préoccupation centrale de la sociolinguistique, rappelons-le, comprend la description systématique de la diversité linguistique, sa tâche globale renvoyant à poursuivre un rapprochement entre structures linguistique et sociale, il n'est pas étonnant de voir Nardout-Lafarge suivre un parcours du terrain romanesque ducharmien où l'Amérique, ses locuteurs et leurs langues sont sans cesse réinventés et arriver à une conclusion portant sur sa langue. Car, comme l'affirme à juste titre la chercheuse, Ducharme sait tirer un singulier profit du fait linguistique québécois « en exploitant l'incertitude politique qui marque la langue, les effets de distance que produisent le conflit des normes ou la coexistence de l'anglais et du français. » (283) Qui plus est, selon la remarque de Nardout-Lafarge, la langue que l'écrivain a nommée dans les *Enfantômes* « l'arène du foyer » qu'il faut lire selon le principe d'homophonie syntagmatique aussi comme « la reine du foyer » se dépersonnalise pour devenir « à la fois un champ de bataille et terrain de jeu. » (284) La chercheuse a parfaitement raison de souligner que :

Ducharme déconstruit avec autant de férocité tous les fétichismes de la langue. *L'hiver de force* présente en effet des caricatures assez dures du joul, défini en note comme « jargon montréalais raffiné par le théâtre puis exploité par la chanson et le cinéma québécois », [...] c'est-à-dire privé de la base sociale dont ses promoteurs tirent alors sa légitimité. » (284-285).

La portée métalinguistique du texte littéraire, étudiée par Nardout-Lafarge chez Ducharme, met en relief la complexité interne du français québécois aux prises avec ses défis sociaux et ses variantes artistiques. Avec l'intensification des phénomènes exogènes dans le champ culturel, la critique universitaire explore de plus en plus souvent la question des « passages de langue », c'est-à-dire de la production littéraire des auteurs allophones qui ont choisi le français comme langue de leur écriture. Ce fait correspond, bien évidemment, à la mutation de tout un paysage sociolinguistique du Québec due aux mouvements migratoires à la fin du XX^e siècle. Par conséquent, dès ce moment, l'étude de la problématique du rapport langue-littérature doit aller au-delà du bilinguisme franco-anglais ainsi que de la diglossie, de la triglossie et de la tétraglossie pour rendre compte de la *babélisation* du monde contemporain. À côté des investigations de Lise Gauvin, commentées plus

haut et basées sur le concept de surconscience, d'autres recherches des universitaires québécois permettent d'explorer ce phénomène en le situant dans un contexte plus vaste des transferts des imaginaires linguistiques dans l'espace canadien et dans la francophonie mondiale. Sherry Simon consacre à ce sujet, en 1994, son étude *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Le terme « traduction » ne se limite pas dans ce contexte à la pratique de la transformation des textes écrits dans une langue source aux textes écrits dans une langue d'arrivée. Simon s'occupe davantage de la « création traductionnelle » (21) dans les œuvres qui inscrivent en leur sein et sur divers plans, le « processus de négociation interlinguistique et interculturelle » (18). Plus particulièrement, elle examine les effets de la « traduction interne » qu'elle considère comme caractéristique de « la littérature issue du postcolonialisme [...] souvent hantée par une fracture linguistique : elle fait signe à la norme métropolitaine (la langue et les références de la puissance coloniale) tout en affirmant son lieu d'énonciation périphérique. » (25) Il s'agit donc des textes qui « se tradui[sent] » eux-mêmes, qui exhibent leur plurilinguisme et leur hybridité culturelle. Le corpus étudié est révélateur aussi bien d'un « Québec bilingue » que d'un « Québec plurilingue ». Comme le précise la chercheuse, ses études visent :

deux objets distincts mais liés : d'une part, des œuvres littéraires qui sont générées de façon explicite par la traduction (Jacques Brault, A.M. Klein) ou soutenues par le thème de la traduction (Nicole Brossard) ; de l'autre, des textes « trafiqués », où le choc des idiomes témoigne d'un processus de traduction inachevée. Les idiomes en confrontation dans les romans de Régine Robin, de Monique LaRue et de Francine Noël, ainsi que dans le théâtre de Marco Micone et de Robert Lepage, sous-tendent une architecture du social où dominant la multiplicité et la complexité. Le frottement des codes construit une esthétique de la dissonance. » (31-32)

Les stratégies plurilingues à l'œuvre dans l'écriture des auteurs québécois qui passent d'une langue à une autre – tels que Émile Ollivier, Marco Micone, Ying Chen, Régine Robin – sont étudiées dans les articles réunis dans le volume collectif *Écrire en langue étrangère. Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*⁸ (2003). L'ouvrage offre la possibilité de voir le babélisme du Québec contemporain dans une optique comparatiste, parce que d'autres contextes y sont largement traités : autochtones, acadiens, canadiens-français. Le volume contient aussi des études sur des aspects variés de l'hétéroglossie, des métissages et de l'hybridité linguistique dans plusieurs littératures d'expression française.

⁸ Sous la direction de Robert Dion, Hans-Jürgen Lüsebrink et János Riesz.

Le rapport de l'écrivain migrant québécois au français comme langue d'écriture constitue un des objets principaux de l'étude de Tina Mouneimné, *Vers l'imaginaire migrant. La fiction narrative des écrivains immigrants francophones au Québec (1980-2000)*. Dans la troisième partie du livre, publié en 2013, la chercheuse commente les prises de position des écrivains immigrants à la langue française, choisie comme moyen de leur expression artistique, situées dans les contextes des débats politiques et idéologiques autour des questions linguistiques au Québec. Elle y examine également quatre horizons culturels générateurs de nouveaux imaginaires de la littérature québécoise à la fin du XX^e siècle, à savoir la langue arabe (dans les œuvres de Mona Latif-Ghattas et d'Abla Farhoud), les langues asiatiques (chez Ying Chen et Ook Chung), le yiddish (dans les textes de Régine Robin) et le créole (d'après la prose d'Émile Ollivier).

Les reconfigurations des espaces socio-culturels et des imaginaires littéraires suite au processus croissant de la cohabitation des langues incitent souvent les écrivains de l'époque postmoderne à réinterpréter le récit biblique sur la dispersion des peuples et la confusion des langues. Catherine Khordoc analyse ce thème, en croisant des axes intertextuels et sociolinguistiques, dans son étude publiée en 2012 : *Tours et détours. Le mythe de Babel dans la littérature contemporaine*. L'étude des ouvrages québécois, *Babel-Opéra* de Monique Bosco et de *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël y voisine avec la lecture d'*Ainsi parle la tour CN* d'Hédi Bouraoui, auteur franco-ontarien d'origine tunisienne, de *Tambour-Babel* du Guadeloupéen Ernest Pépin et de *L'Algarabie* de Jorge Semprun, un Espagnol francophone.

Or pour mieux comprendre les raisons de la vivacité du mythe de Babel et de son retour tant dans les travaux de plusieurs universitaires d'orientation sociolinguistique qui se penchent sur les rapports langue – littérature au Québec que dans les textes littéraires de la francophonie mondiale, il est légitime de suivre le questionnement sur les possibilités d'instaurer une langue unique comme suprême dans la communication ou de garder une diversité langagière dépourvue d'hostilité ambiante. Surtout que cette langue unique, à savoir l'anglais, est très souvent mentionnée par les auteurs francophones dans le cadre de leurs observations sociolinguistiques et sociopolitiques depuis la critique ou la valorisation du joul⁹ fortement anglicisé jusqu'aux

⁹ Notamment la série de publications de Paul Laurendeau portant sur l'explicitation sociohistorique du joul ainsi que sur le discours épilinguistique des écrivains et des « langagiers » sur la variation langagière et ses retombées littéraires au Québec. Nous estimons surtout l'importance indéniable de l'article paru en 1992 : « Socio-historicité des 'français non conventionnels': le cas du *Joual* (Québec 1960-1975) », *Grammaire*

développements récents des discussions au sujet de l'impact de l'anglais sur d'autres grandes langues et leurs variantes à l'époque de la globalisation. Pour se démarquer dans la dispute sur la suprématie de l'anglais, les francophones de France évoquent la globalisation sous le terme de mondialisation beaucoup plus fort dans sa connotation axiologique. En pointant le danger de la *glottophagie*¹⁰ des langues majeures y compris le français de France, par rapport à celles mineures, les sociolinguistes participent en même temps au développement de la diversité littéraire d'expression française et allophone et indiquent une voie prioritaire d'investigation, celle des études polyfrancophones et plurilingues. Louis-Jean Calvet, chercheur français, peut-être plus attentif que d'autres aux phénomènes du bilinguisme et de la diglossie à cause de son origine tunisienne, retravaille la question des impérialismes linguistiques sous l'angle socio-historique et sociolinguistique proposant un modèle *gravitationnel*¹¹ au sein d'une *écolinguistique* qui permet, selon lui, de représenter la distribution des fonctions des langues utilisées dans les territoires plurilingues et jouissant de statut différent. Compte tenu de la situation diversifiée des statuts des langues de la francophonie africaine, européenne et américaine, au sein de laquelle fonctionne le québécois, Calvet postule l'abandon des qualificatifs utilisés traditionnellement. Ainsi propose-t-il de recourir aux notions suivantes : langue première pour maternelle, langue(s) véhiculaire(s) – dominante(s) ou régionale(s) – pour celle(s) des pratiques sociales et langues d'État pour langues nationales ou officielles donc reconnues par les autorités au pouvoir et enseignées (18-19). Chacune des langues ou variantes reste ainsi enchâssée dans une série hiérarchisée avec plusieurs niveaux d'analyse. Le reflet linguistique de la mondialisation, ce paradigme semble utile, selon Calvet, dans le cadre de la « défense des langues minoritaires qui repose elle-même sur un discours politico-linguistiquement correct [...] fondant en quelque sorte l'éthique de la linguistique » (20). Trop idéaliste, l'éthique en question propose, entre autres, l'égalité des idiomes, leur reconnaissance officielle, le besoin de protection de toute langue menacée de disparition au niveau de l'enseignement, etc. Calvet remarque des aspects positifs de la mondialisation pour les habitants des pays multilingues qui, selon l'application trifonctionnelle du modèle gravitationnel, auraient droit à communiquer dans trois types de langues : « langue hyper-centrale (résultat de la mondialisation),

des fautes et français non conventionnels, Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, 279-296.

¹⁰ Le terme apparaît dans l'étude de Louis-Jean Calvet, intitulée : *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974.

¹¹ Calvet signale l'introduction du modèle gravitationnel dans son livre *Pour une écologie des langues du monde*, paru en 1999 aux Éditions Plon à Paris.

le plus souvent l'anglais, [pour avoir] accès à une communication planétaire [...] langue de l'État [...] super-centrale ou centrale [pour la] vie politique [l'éducation et la culture], langue grégaire [...] qui peut être écrite ou non écrite, jouir ou non d'un statut ou d'une reconnaissance régionale ». (23-24) L'anglais joue le rôle de langue hyper-centrale à l'échelle mondiale tandis que le français, selon le continent et la situation du pays, de la région, du canton ou de la province – dans le cas du Québec – se situe tantôt comme langue super-centrale et dominante (au Québec) tantôt comme langue dominée et marginalisée (en Louisiane). Aussi Calvet constate-t-il avec justesse que « ce plurilinguisme qui caractérisera sans doute les humains de demain constitue à la fois une richesse (dont les monolingues anglophones seront privés) et une adaptation aux réalités de ce monde. Mais, dans ce schéma à trois niveaux [...] la logique de la mondialisation suppose peut-être la disparition de la deuxième de ces trois langues, la langue d'État ». (24) Cette observation paraît encourageante pour les locuteurs et les écrivains québécois munis d'une variante langagière spécifique et d'une littérature mais sans leur propre État francophone. Toutefois Calvet prévient tout de même que si la mondialisation « s'accommode de micro-cultures [elle] supporte mal l'exception culturelle, la résistance [...] elle accepte volontiers l'éclatement en micro-communautés linguistiques mais supporte mal les langues intermédiaires, super-centrales qui sont, localement, autant de points de résistance ». (24)

Tous ceux qui pratiquent les métiers engagés dans l'écolinguistique se rendent compte des effets de mondialisation en littérature et prônent, comme Calvet, la nécessité de lutter pour la conservation de la fonction véhiculaire des langues et/ou variantes car « en luttant pour une véhicularité plurilingue [...] nous conserverons aux langues maternelles un espace écologique salubre » (25).

La constitution de la conscience linguistique contemporaine découlant de la diversité linguistique québécoise se reflète non seulement dans la vie littéraire mais également, par exemple, dans des enquêtes effectuées auprès de jeunes locuteurs concernant leur langue quotidienne tant écrite qu'orale dont le statut reste toujours incertain et voué aux polémiques. Cette problématique, développée dans une perspective sociolinguistique à base des sondages qui prennent en compte, comme l'un des facteurs, l'importance des textes littéraires pour l'imaginaire et la construction du sentiment épilinguistique que les locuteurs se font à propos de leur langue, constitue l'essentiel de la recherche d'Elatiana Razafimandimbimanana portant un titre significatif *Français, franglais, québé-quoi ?*¹² L'auteure y établit les points de repère langagiers pour les jeunes qui affirment malmener la langue française

¹² Le titre complet : *Français, franglais, québé-quoi ? Les jeunes Québécois et la langue française : enquête sociolinguistique*.

standardisée mais apprécient les normes écrites dont ils voient le reflet dans leurs lectures littéraires. L'image du français québécois employé par les adolescents proposée par Razafimandimbimanana dévoile les propriétés de la situation de diglossie particulière concernant le code écrit et son évaluation. Deux variétés y trouvent leur place : normative, réalisée par les écrivains, les journalistes et les adultes et non normative émanant des écrits des jeunes (y compris des internautes). Si la seconde s'acquiert et se pratique au quotidien, de manière régulière et naturelle, cette première s'apprend, se lit et se pratique dans des situations formelles. La perception déglagée pour les deux variétés par l'auteure dévalorise l'écrit normatif comme « intellectuel ou snob ». L'écrit non normatif est senti par les jeunes à moitié positif car « cool » mais en même temps « mal éduqué » alors qu'une telle observation de la perception « appliquée à la forme orale, [fait que] la variété non normative peut évoluer vers le statut de la forme reconnue en tant que norme. » (147) Les textes littéraires québécoisants ainsi que la langue parlée restent importants pour leurs jeunes lecteurs de même que pour les enseignants car ils permettent d'« être sensible à la poésie toute particulière qui caractérise le parler québécois » (186). Razafimandimbimanana opte pour un enseignement raisonné de l'altérité écrite et orale et revendique son traitement allocentriste. En parlant « du débat classique entre natif et voyageur », elle s'interroge sur les moyens d'un rapprochement « internormatif » éventuel :

est-ce au « francophone venu d'ailleurs » de s'accommoder à la variété locale, ou est-ce plutôt au natif de s'adapter à la variété de l'étranger ? Le recours à une forme normative peut être envisagé dans ce cas de figure. Or, lorsque ce cas est transposé aux contextes québécois et métropolitain, l'évolution vers deux formes standard distinctes apparaissent. Dès lors, chaque variété étant différente pour l'autre, il est plutôt intéressant d'apprendre les particularités de chacune au lieu d'imposer la domination de l'une. En adoptant cette approche altruiste envers les langues, il en ressortira sans doute une attitude semblable envers les locuteurs. (187)

Le français des zones francophones gouvernées de manière plus ou moins démocratique comme le Québec à l'époque postcoloniale peut être également analysé sous l'angle géopolitique et sociolinguistique. Jean Laponce procède ainsi dans son étude *Loi de Babel et autres régularités des rapports entre langue et politique*. De sa perspective, cet idiome occupe la deuxième place parmi les langues dites grandes et de portée internationale. Mais Laponce se méfie de doter le français d'un prestige rassurant et précise quelques spécificités érigées en lois qui gouvernent le système mondial des langues ressemblant, selon lui, aux poupées russes avec l'anglais comme « la grande reine internationale, qui englobe de petites reines nationales, qui à leur tour englobent des Babels de moindre importance. » (8). En examinant les variétés

langagières mineures par rapport à l'anglais, Laponce essaye d'adopter les différentes échelles et typologies se basant, entre autres, sur la psychanalyse. Cette démarche semble juste car la psychanalyse, intimement liée à l'identité du locuteur réel ainsi qu'à celle d'un personnage littéraire généré à partir des choix identitaires (y compris sociopolitiques et langagiers), facilite la compréhension des attitudes envers la(les) langue(s) et stratégies de l'écrivain d'expression française. Qui plus est, la composante psychanalytique ressort dans les observations de certains auteurs qui travaillent sur la diversité culturelle et littéraire et que nous avons évoqués plus haut (Nardout-Lafarge, Gauvin). A l'époque où l'on vante le multilinguisme et la diversité, l'apparition de *Loi de Babel* qui, aux dires de son auteur dans l'avant-propos, devait constituer au départ la mise à jour de son étude *Langue et territoire* parue en 1984, fait preuve d'un renouvellement analytique portant sur le « babélisme ». Le parcours, en huit chapitres, des effets glottopolitiques recoupe les observations sur les mélanges langagiers et la pluralité évoqués par les sociolinguistes comme Elatiana Razafimandimbimanana. Parmi les trois principaux effets, l'auteur favorise l'effet Babel représentant la tendance à l'unilinguisme qui s'oppose à celle du multilinguisme appelée par Laponce « effet Pentecôte » qui « sous sa forme *traduction* maintient la diversité mais souffre de son manque d'efficacité, alors que sous forme de *linguafranca* [...] restreint la diversité mais favorise la communication efficace, ce qui, jusqu'à preuve du contraire, rend l'effet *linguafranca* difficile à concurrencer » (41). Les mouvements migratoires des locuteurs et des écrivains francophones ne font qu'accentuer l'importance du principe de territorialité face à celui de personnalité pour l'acquisition, l'enseignement et la production littéraire libératrice. Laponce est conduit à constater, d'après les études des marchés linguistiques francophones divers (québécois, suisse, français), que la revitalisation des langues dispersées des diasporas devient manifestement plus coûteuse que celle des langues concentrées et fortes en nombre d'utilisateurs (17). Jean Bernabé se penche sur les aspects langagiers résultant de la situation glottopolitique dans un contexte exotique de la francophonie non-européenne. Il donne un exemple d'effet littéraire dû à un coût d'investissement personnel accompagné d'un dépaysement territorial et langagier en évoquant le passage de Raphaël Confiant du créole antillais au français à cause de l'absence d'un public créolophone et lettré important dans cette zone. Compte tenu du manque de statut littéraire écrit du créole, Bernabé précise que « s'il n'est pas possible d'être conteur aux Antilles sans pratiquer la langue créole, en revanche les écrivains antillais ne peuvent justifier de leur statut et du titre d'écrivain qu'en écrivant dans la seule langue de la littérature : le français » (183) Bernabé note aussi que : « Confiant n'a été lu qu'à partir du moment où, avec *Le Nègre et l'Amiral*, il a publié son premier roman en langue française ». (183). Il semble juste de remarquer quelques parallèles dus à des facteurs socio- et

glottopolitiques entre la situation du créole et celle du joual. Il est possible de rapprocher la fonctionnalité du joual de celle du créole compte vu le rapport de ces deux variétés langagières au français de référence et de prestige. Nous partageons l'opinion de Bernabé qu'il ne suffit pas d'opter pour le stratagème de « graphier une langue pour qu'elle accède à la sphère de l'écriture, pour qu'elle développe une compétence littéraire » (183). Ses propos rappellent ici les opinions des jeunes québécois enquêtés par Razafimandimbimanana. Aussi bien pour le créole que pour le joual il s'agit d'une primauté de l'oralité et les textes littéraires conçus dans les deux idiomes respectifs ne sont sentis que comme expérimentés ou dotés d'un effet stylistique artificiel. Néanmoins, les écrivains et propagateurs des variantes ou sociolectes minoritaires, les littéraires et « langagiers » partisans des mouvements québéçisant ou créolisant manifestent dans leurs écrits hétérogènes une stratégie d'influencer le français de référence avec leur imaginaire, leur spécificité syntaxique, lexicale et thématique sans oublier d'affirmer leur identité de manière subversive.

Du point de vue sociolinguistique et sociopolitique, chaque communauté culturelle et littéraire, non seulement francophone, réclame la langue d'abord comme un moyen de communication, un véhicule d'idées ensuite comme un produit à vendre sous forme de production littéraire, lexicographique ou autre. Derrière un miroir esthétique et littéraire post-moderne du français créolisé et québéçisé se cachent des stratégies de compétition entre le standard prestigieux et les Babels coexistants ou englobés. Or, les instruments d'analyse glottopolitique et des enquêtes proposés par Laponce, Razafimandimbimanana et autres tout en facilitant une meilleure compréhension des motivations qui régissent diverses pratiques littéraires, sociales et engagées (créolisation, hybridité, contamination, traduction ou auto-traduction, conquête du lecteur et des marchés littéraires) rappellent en même temps les enjeux politiques et les stratégies de glottophagie hostile (impérialiste et militante) ou celle plus douce. Elle s'exprime dans l'effet que Laponce expose avec la règle dite « amour qui tue » se reflétant dans la particularité selon laquelle « plus les locuteurs s'aiment, plus leurs langues se font la guerre, et plus l'effet Babel est accéléré » (Laponce 77). L'exogamie canadienne à l'appui, Laponce dévoile l'assimilation des langues minoritaires dans les mariages mixtes et prouve que statistiquement au « Québec [...] l'endogamie linguistique maintient le français comme langue du foyer à hauteur de 99%. » (82).

Les stratégies parfois brutales concernant les choix politiques et économiques peuvent, quand elles suivent la « loi de Lyautey » par laquelle Laponce comprend la force d'une zone linguistique et de sa langue respective, encourager la survie réelle et littéraire d'une variante. L'appellation de cette régularité sociolinguistique et glottopolitique doit son existence à la boutade

du maréchal Lyautey que nous citons d'après Laponce : « une langue, c'est un dialecte qui a une armée et une marine » (113). On comprendra que le français québécois étant moins fort que l'anglais au Canada, doit garder son territoire et son marché linguistique au sein de l'organisme fédéral. Ainsi la « mise à mort » du programme de recherche *Comprendre le Canada*, justifiée au niveau gouvernemental par la crise mondiale, ressemble-t-elle à une arme qui n'encourage en rien l'écolinguistique dont le développement semble nécessaire pour la survie de la biodiversité linguistique du monde francophone, prônée par Calvet et Bernabé. Cet exemple d'action politique et économique démontre le fonctionnement de la loi de Lyautey en faveur du plus fort et laisse interpréter comme légitime défense la production lexicographique et littéraire foisonnante au Québec. L'activité littéraire d'une zone linguistique se nourrit et se développe grâce aux lecteurs, critiques et analystes (sociolinguistes entre autres) et elle se meurt quand ses moyens et voies de transmission, tels les programmes de recherche, cessent de fonctionner. Aussi, la portée internationale de la littérature québécoise diversifiée risque de s'affaiblir puisque ses produits seront moins accessibles aux chercheurs et, peut-être par conséquent, moins étudiés. Sa diffusion s'estompera sûrement sans ce type de programmes vivifiant les contacts intercontinentaux des universitaires.

Les défis que pose la sociolinguistique visent l'ensemble de l'activité langagière pratiquée dans tout l'espace francophone et non seulement québécois par les « langagiers » (quand ils sont linguistes) et hommes ou femmes de parole (quand ils sont écrivains ou artistes). Nous avons remarqué divers comportements des sociolinguistes traitant des rapports complexes entre le locuteur/écrivain québécois ou allophone de naissance et francophone de choix (en tant que personne, en tant que sujet parlant) et leurs pratiques de communication. Le comportement le plus fréquemment noté est celui d'un témoin engagé profitant d'un appui des organismes qui subventionnent le développement de la diversité francophone. Citons, à titre d'exemple, le livre de Max Poty, intitulé *Voyage au bout de la langue ! Textes et contextes francophones*¹³ qui réunit plusieurs passages, interviews et textes littéraires inédits pour promouvoir la pluralité francophone minorisée. Ce recueil de témoignages, de poèmes, de commentaires personnels engagés offre six volets thématiques aux titres qui reprennent les grands axes de l'éthique, de l'écolinguistique et de l'imaginaire québécois, parmi lesquels : « IDENTITÉ », « ENVIRONNEMENT », « PARLER POUR EXISTER », « CULTURE PLURIELLE : LE PLÉONASME-LABYRINTHE », « GOÛT DES MOTS ET SPÉCIALITÉS SYNTAXIQUES », « UNE LANGUE À

¹³ L'ouvrage paru en 2001 a été préfacé par le Secrétaire Général du Haut Conseil de la Francophonie à l'époque.

VIVRE... L'AU-DELÀ DU FRANÇAIS » ou « ENTRE-LANGUES LA VÉRITABLE CHANCE D'UNE PENSÉE NON-UNIQUE ». Max Poty y regroupe discours, poèmes, récits et bribes de témoignages pour démontrer que « les langues francophones débusquent les sources et ressources de l'imaginaire [...] elles circonscrivent aussi différentes manières d'appréhender l'univers, de le penser, de le construire, de le modifier. Au quotidien. » (19).

La diversité linguistique dont il a été question dans les écrits et approches susmentionnés renvoie d'abord à une métaphore biologique impliquant la préservation d'une biodiversité francophone comprise comme richesse liée à la multiplication des langues en vue de protéger les variantes ou langues mineures contre la glottophagie des langues majeures ou des langues « de référence » (tels français hexagonal ou anglais). Deuxièmement, elle renvoie au constat (vu les fonctionnements sociaux diversifiés) d'une pluralité des usages et des pratiques, d'une pluralité des identités linguistiques ou encore des formes discursives. Il s'agit effectivement dans la recherche sur les rapports langue(s)-littérature(s) d'exprimer la complexité des situations langagières, visible à travers la prolifération des glottonymes parfois outrageux ainsi que dans les effets littéraires marqués par l'hétéroglossie.

Conclusion

La multiplicité des écrits sur la littérature en mouvement, sur la norme et sur les sentiments épilinguistiques des Québécois ne peut pas étonner, si l'on considère que la variation sociolinguistique renvoie à l'idée des changements dans les pratiques des locuteurs dépendant des fluctuations sociales qui fondent le contexte des productions discursives. Ceci a été largement exposé dans les opinions des auteurs évoqués plus haut. Leurs textes et recherches prouvent, entre autres, que les langues et leurs variantes évoluent non pas pour des raisons « internes » mais parce que des facteurs sociaux, politiques et autres - tels colonialisme, progrès ou mondialisation - impliquent voire nécessitent des changements ou des volte-face.

Ce bref état des lieux de la recherche sur des rapports langue(s)-littérature(s) qui accompagne l'histoire littéraire du Québec depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours permet d'y voir quelques directions de l'évolution qui présentent un va-et-vient constant : du politique vers l'esthétique, du collectif vers l'individuel, du bipolaire vers le pluridimensionnel, du « petit contexte » (local) vers le « grand contexte » (mondial) (cf. Kundera 49) à travers des lectures comparées. La sociolinguistique québécoise, comprise comme appui par les chercheurs et critiques littéraires, apporte les axes de réflexion résumant la posture scientifique engagée du sociolinguiste contemporain (surtout à partir de l'an 2000). La perspective sociolinguistique côtoie souvent

celle de l'écrivain francophone « à la croisée des langues » (au sens donné à ce terme par Lise Gauvin) en rejoignant le principe de diversité dans l'approche de la langue d'une façon normative modérée ainsi que dans la recherche « de terrain » ce qui fait considérer le discours comme l'un des éléments du réel d'une part et admettre d'autre part que la réalité agit sur le locuteur/le lecteur/l'écrivain. Il n'est donc pas étonnant que les sociolinguistes privilégient l'enquête (par entretien, questionnaire, observations diverses sur les pratiques langagières) auprès des locuteurs, même si ces observations témoignent des résultats peu rassurants pour la québécoisité comme le « québécois » (cf. Razafimandimbimanana) trahissant l'insécurité des usagers par rapport au parler « mixte » pratiqué. Ce qui rapproche finalement le plus les littéraires (écrivains, critiques, chercheurs) et les sociolinguistes, c'est l'engagement dans des recherches sur la minoration sociale sous toutes ses formes (y compris celles idéologiques) dès lors que le langage et les langues y restent impliqués. Cela signifie un engagement social et langagier, car il ne saurait y avoir de recherche ni d'écriture, voire de production de connaissance(s) sans penser, théoriser ou faire sienne une théorie sur la société et sur sa (ses) langue(s) respective(s).

Bibliographie :

- Bakhtine, Mikhaïl. *La poétique de Dostoïevski*. Traduit du russe par Isabelle Kolitcheff. Paris : Seuil, 1970.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Traduit du russe par Daria Olivier. Paris : Gallimard, 1987.
- Beaudet, Marie-Andrée. *Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*. Montréal : L'Hexagone, 1991.
- Bernabé, Jean. « Écolinguistique et politique des langues – le cas des aires créoles. » *Impérialismes linguistiques hier et aujourd'hui*. Calvet, Louis-Jean et Pascal Griollet (dir.). Aix-en-Provence : Edisud, 2005. 175-186.
- Caccia, Fulvio. « Langues et minorité. » *Vice Versa*, 2/3 (1985) : 10-11.
- Calvet, Louis-Jean. « Un modèle gravitationnel pour une écologie des langues ». *Impérialismes linguistiques hier et aujourd'hui*. Calvet, Louis-Jean et Pascal Griollet (dir.). Aix-en-Provence : Edisud, 2005. 17-26.
- Dion, Robert, Hans-Jürgen Lüsebrink et János Riesz (dir.). *Écrire en langue étrangère. Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*. Québec : Éditions Nota bene, 2003.
- Gauvin, Lise. *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*. Paris : Karthala, 1997.
- Gauvin, Lise. *Les langues du roman. Du plurilinguisme comme stratégie textuelle*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1999.

- Gauvin, Lise. *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*. Montréal : Boréal, 2000.
- Gauvin, Lise. *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*. Paris, Seuil, 2004.
- Gauvin, Lise et Jean-Pierre Bertrand (dir.). *Littératures mineures en langue majeure. Québec / Wallonie-Bruxelles*. Bruxelles : Peter Lang / Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2003.
- Gobard, Henri. *L'Aliénation linguistique. Analyse tétraglossique*. Paris : Flammarion, 1976.
- Grutman, Rainier. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Montréal : Fidès, 1997.
- Khordoc, Catherine. *Tours et détours. Le mythe de Babel dans la littérature contemporaine*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2012.
- Kundera, Milan. *Le rideau*. Paris : Gallimard, 2005.
- Laferrière, Dany. *Je suis fatigué*. Montréal : Lanctôt, 2001.
- Laponce, Jean. *Loi de Babel et autres régularités des rapports entre langue et politique*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2006.
- Larose, Karim. *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Mouneimné, Tina. *Vers l'imaginaire migrant. La fiction narrative des écrivains immigrants francophones au Québec (1980-2000)*. Bruxelles : Peter Lang, 2013.
- Nardout-Lafarge, Elisabeth. *Réjean Ducharme. Une poétique du débris*. Québec : Editions Fides, 2001.
- Poty, Max. *Voyage au bout de la langue ! Textes et contextes francophones*. Genève-Paris-Bruxelles : Éditions Fata Morgana, 2001.
- Razafimandimbimana, Elatiana. *Français, franglais, québé-quoi ? Les jeunes Québécois et la langue française : enquête sociolinguistique*. Paris : L'Harmattan, 2005.
- Simon, Sherry. *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 1994.
- Todorov, Tzvetan. *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique suivi de Écrits du Cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil, 1981.

Renata Jarzębowska-Sadkowska, membre de l'Association Internationale des Études Québécoises et de l'Association Polonaise d'Études Canadiennes, enseigne la grammaire descriptive de la langue française et les cultures francophones à l'Université Nicolas Copernic de Toruń. Ses recherches portent sur la contamination et la variation linguistique au Québec et en Europe francophone. Elle a édité un collectif *Le Québec littéraire : lectures plurielles* (Toruń, 2008).

Piotr Sadkowski, docteur habilité à l'Université Nicolas Copernic de Toruń (Pologne). Ses recherches concernent l'écriture migrante et la judaïté dans la littérature d'expression française. Auteur du livre *Récits odysseens. Le thème du retour d'exil dans l'écriture migrante au Québec et en France* (Toruń, 2011), des articles parus dans des revues universitaires et ouvrages collectifs en Pologne et à l'étranger, il a co-édité avec Anna Branach-Kallas *Dialogues with Traditions in Canadian Literatures. Dialogues des traditions dans les littératures du Canada* (Toruń, 2005). Il est membre de l'Association Polonaise d'Études Canadiennes et de l'Association Internationale des Études Québécoises.